
Introduction

Mathias Gardet

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/rhei/3457>

DOI : 10.4000/rhei.3457

ISSN : 1777-540X

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 octobre 2013

Pagination : 15-21

ISBN : 978-2-7535-2896-3

ISSN : 1287-2431

Référence électronique

Mathias Gardet, « Introduction », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* [En ligne], 15 | 2013, mis en ligne le 30 octobre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhei/3457> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhei.3457>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© PUR

Introduction

Mathias Gardet

- 1 Les deux conflits mondiaux qui ont marqué le xx^e siècle amènent, de par leur ampleur, une redistribution des cartes et un brouillage des frontières tant physiques que symboliques sans précédent. Il ne s'agit, en effet, pas seulement d'une réorganisation profonde des sphères d'influences politiques et économiques, nationales ou supranationales, mais aussi d'un véritable séisme venant ébranler et disperser sur plusieurs décennies la cellule souche des sociétés occidentales qu'est la famille. Et qui dit démembrement ou éclatement temporaire des familles ou des « foyers » traditionnels implique un bouleversement, voire une remise en cause, des droits de tutelle, des prises en charge et de la transmission générationnelle.
- 2 Dans ce contexte, la problématique de l'enfance (dé)placée, que nous avons déjà abordée en situations coloniales dans le précédent numéro de cette revue, prend une acuité toute particulière. Comme le rappelle Adolphe Ferrière, fondateur et membre de la Ligue internationale pour l'éducation nouvelle : « Le nombre des enfants victimes de la guerre dans tous les pays d'Europe se monte à des millions. Orphelins ou demi-orphelins de parents tués ou déportés, atteints par les bombardements, la famine, les maladies, les névroses qu'engendre la guerre, ces enfants devront être recueillis et rééduqués. [...] À l'enfance abandonnée du temps de paix est venue s'ajouter celle du temps de guerre¹. »
- 3 Comme le montrent les différents articles publiés dans ce dossier, ces enfants transbahutés par milliers d'un bout à l'autre du globe, comme des pions sur un échiquier mondial, peuvent se retrouver dans des filières néo-coloniales ou impérialistes antérieures aux conflits (de la Turquie en Allemagne, du Japon en Mandchourie, de l'Autriche en Hongrie et *vice-versa*...), mais aussi suivre des trajectoires beaucoup plus chaotiques et parfois totalement surréalistes, dues aux soubresauts et aux incohérences des alliances et antagonismes des belligérants ou, par la suite, des traités, des occupations, reconstructions et rapatriements (de la Russie à la Pologne, de la Pologne en Iran, en Inde et au Tanganyika, du Tanganyika à Salerne en Italie puis enfin de Salerne au Canada ; de l'Espagne à l'Union soviétique ; de la Grèce en Roumanie, Bulgarie et Tchécoslovaquie ; de l'Allemagne en Palestine, devenue Israël, en

passant par la Hollande ; de la Hongrie en Angleterre, Belgique, Hollande et Suède, sans parler de la Suisse qui devient la confluence d'enfants réfugiés de tous les pays d'Europe...).

- 4 Par ailleurs, ces enfants intègrent deux nouvelles catégories créées de toutes pièces à la suite de ces conflagrations mondiales et qui font l'objet d'une prise de conscience, de débats et de mobilisations au niveau international : celle des victimes de guerre et celle des personnes déplacées (*displaced persons* ou *DPs*).
- 5 Les enfants, de par leur jeune âge, leur « irresponsabilité » et le fait qu'ils soient encore théoriquement « non-mobilisables », incarnent en effet les victimes civiles par excellence et, comme le dit Hans Keilson dans un ouvrage sur la question, le mal qui leur est fait est de l'ordre de l'« intolérable » alors que celui que se font les adultes entre eux serait lui plus « supportable », l'imperfection étant humaine et l'adulte étant un membre conscient de la société². Il est même alors possible de penser ce statut de victime au-delà des rancœurs et des inimitiés découlant des conflits, tous les enfants d'Europe s'étant retrouvés dans la tourmente et au milieu des ruines seraient alors concernés, quelle que soit leur nationalité, qu'ils soient les fils des anciennes forces de l'Axe ou bien ceux des Alliés, fils des persécuteurs ou des persécutés.
- 6 Ils sont aussi comptabilisés parmi les « personnes déplacées », drôle d'euphémisme générique pour désigner des situations pourtant fort différentes : de l'exil ou de la fuite à la migration forcée, du réfugié au déporté, de l'évacué au rapatrié. La spécificité des enfants dans les considérations prises sur ces « déplacements » et les solutions cherchées pour y remédier est que, de par leur statut de mineur, ces jeunes déracinés, parfois devenus apatrides, ne sont pas considérés comme maîtres de leur destin. La question n'est pas tant de savoir ce qu'ils désireraient devenir mais plutôt de clarifier qui en est responsable, qui a le droit de tutelle sur eux et qui donc a légitimité pour les réclamer : est-ce la famille au sens large du terme (les parents étant souvent disparus, absents ou défaillants), sont-ce les pays d'origine qui revendiquent alors un droit du sol, un droit du sang (mais un sang national) ou bien sont-ce les nouveaux organismes humanitaires internationaux (qui remplacent en partie les organisations caritatives à ancrage plus national) qui pourraient disposer d'eux au nom d'un nouvel « intérêt supérieur de l'enfant » pour les placer où meilleur leur semble, en fonction aussi des réponses aux appels à une solidarité « sans frontière » lancés tous azimuts ?
- 7 De véritables transports ou convois d'enfants s'organisent alors selon des logiques transnationales et parfois à l'encontre des revendications nationales. L'enfant déplacé pendant ou après la guerre n'est en effet pas considéré comme un exilé qui garderait la nostalgie de ses attaches, mais comme un enfant transplanté, un citoyen convertible, adaptable à sa ou ses nouvelles patries d'adoption. Certains évoquent ainsi leurs peurs qu'ils soient dénationalisés ; d'autres parlent au contraire avec enthousiasme de la possibilité de les renationaliser, sans que l'on sache toujours très bien de quelle appartenance nationale on parle ni quelle culture il faudrait leur inculquer (celle des parents biologiques, celle des parents d'adoption, celle du pays d'origine ou bien celle du pays d'accueil).
- 8 Si les enfants ne sont donc pas les seuls concernés ni forcément les plus nombreux parmi les populations cataloguées dans ces deux nouveaux critères devenus universalistes, que sont les victimes de guerre et les personnes déplacées, ils pèsent plus que leurs effectifs réels en exacerbant les sentiments de dédouanement et de réparation, mais aussi les réclamations et réappropriations multiples. La cause de

l'enfance est en effet un faire-valoir et un outil de propagande efficace pour tirer la corde sensible et permettre ainsi des collectes de fonds très conséquentes pour la reconstruction souhaitée après le désastre, quitte à rajeunir de façon excessive l'âge des victimes. L'usage photographique de ces portraits d'enfants tantôt abîmés ou traumatisés (une « iconographie de la souffrance³ »), tantôt incarnant en contraste avec leur situation vécue la pureté, l'innocence et la joie, comme celles de ces bandes de gosses jouant avec insouciance au milieu des ruines, a été très largement répandu dans ces immédiats après-guerre et demanderait à être analysé de plus près. S'agit-il simplement d'une bonne et vieille recette pour délier les bourses, d'une volonté de renvoyer en miroir une mauvaise conscience et une culpabilité partagée (un reflet d'autant plus troublant qu'il bouscule les rôles traditionnels, les regards accusateurs d'enfants semblant porter jugement sur le comportement de leurs aînés), ou bien de façon plus profonde d'un changement de perception de l'enfance ?

- 9 Cette succession de visages de garçons et de filles de différents pays mais étrangement ressemblants ou ces mises en images similaires de saynètes de jeux dans des décors apocalyptiques, devenus presque méconnaissables du fait de la destruction, offrent une vision plus universaliste de l'enfance (une identité non plus individuelle mais collective), donnant corps et justification à un nouvel humanitarisme revendiqué par de nombreux organismes ralliant cette cause et qui se veulent non-gouvernementaux, dans l'orbite de la Société des Nations puis des Nations unies.
- 10 Ces portraits d'enfants déphasés, hors cadres et hors normes, dénotent aussi les nouvelles préoccupations médicales et surtout psychiatriques des effets tant physiques que psychiques de la guerre sur l'enfant. Outre le renouvellement des sciences nutritionnistes liées aux études sur la malnutrition en temps de guerre, le « traumatisme de guerre » devient ainsi une notion, un symptôme, un cas à part entière des experts des sciences du psychisme qu'il est possible d'analyser, de confronter et de tenter de traiter quels que soient les contextes nationaux ou internationaux qui l'ont provoqué. Les différents troubles ou névroses diagnostiqués font ainsi dorénavant partie intégrante de la nosographie psychiatrique infantile comme le montrent notamment les études spécifiques et comparées sur les dessins d'enfants en situation de guerre. Cette nouvelle expertise psychiatrique du « traumatisme de guerre » vient questionner la prise en charge des enfants victimes de la guerre. Selon ces experts du psychisme, il ne s'agit plus seulement de reprendre les vieux débats sur les meilleures modalités de placement de ces enfants : placement familial (dans des familles d'accueil) ou bien collectif (dans des institutions qui chercheraient à offrir une image renouvelée et à se démarquer des anciens orphelinats ou institutions de prises en charge) ; l'enfant considéré comme un cas pathologique doit être avant tout traité et soigné.
- 11 La réunion au village Pestalozzi de Trogen en Suisse, convoquée par l'Unesco en juillet 1948, est exemplaire à cet égard. Alors que cette rencontre rassemble les directeurs de villages et communautés d'enfants qui ont expérimenté avec les moyens du bord, mais avec aussi un grand idéalisme, des accueils d'urgence pendant la guerre et que nombre des participants semblent partager la conviction qu'il est nécessaire d'encourager toutes « les organisations éducatives ou rééducatives à caractère permanent, fondées sur la participation active des enfants ou adolescents à la vie de la communauté, dans le cadre des méthodes d'éducation et d'instruction modernes – et dans lesquelles la vie de famille se combine de diverses façons aux modalités de la vie

de collectivité⁴ » ; plusieurs experts invités à donner leur analyse et opinion viennent apporter un bémol à l'engouement général pour cette solution.

- 12 C'est le cas, par exemple, d'André Rey, professeur à l'Institut des sciences de l'éducation de Genève et responsable du laboratoire de psychologie clinique de l'hôpital cantonal, qui préconise, dans chaque village d'enfants, la présence d'« au moins un psychothérapeute capable de déterminer quels sont les enfants atteints d'anormalités psychologiques assez graves pour qu'il y ait lieu de les envoyer ailleurs subir des traitements spéciaux ». Il évoque le risque d'accentuer chez ces enfants leur « complexe de victime ». Il en va de même pour le docteur Robert Préaut, médecin psychiatre, directeur du Hameau-école « Île de France » de Longueuil-Annel, qui surenchérit sur les recommandations d'André Rey en rappelant que ces « enfants qui présentent des troubles psychologiques graves relèvent de la psychiatrie⁵ ».
- 13 À contre-pied de ces réserves émises par les experts du psychisme, les projets de prise en charge collective des enfants dans l'immédiat après-guerre se font certes dans la précipitation mais aussi au nom d'une très forte utopie, et en suivant les orientations données par Adolphe Ferrière dans son ouvrage de 1945 : « il n'y a pas d'autre issue que de créer sur une grande échelle des foyers, colonies, maisons d'enfants. [...] Depuis le début de la guerre actuelle, dans les pays les plus éprouvés, des expériences inouïes, dont nous n'avons que des récits fragmentaires, ont été opérées sur des milliers d'enfants évacués, réfugiés, tirés des camps de concentration. Enfants sous-alimentés et démoralisés, lorsqu'ils ont été transplantés dans des conditions saines, se sont rétablis souvent avec une rapidité incroyable⁶ ». Pour Adolphe Ferrière, la nouvelle génération de maisons d'enfants, créées pour répondre à une situation d'urgence, est aussi une opportunité à saisir pour redonner un élan aux expériences d'éducation nouvelle, qu'il avait recensées au compte-goutte dans l'entre-deux-guerres et qu'il espérait en vain voir se généraliser dans les écoles. La pénurie des moyens, l'absence de familles référentes et l'enthousiasme militant de jeunes directeurs de communautés d'enfants (parmi lesquels on compte de nombreux instituteurs) peuvent devenir un atout pour remettre au goût du jour le « *self-government* » et la coéducation, qui deviennent alors facteurs de progrès et de régénération pour : « créer un vaste réseau de maisons d'enfants, d'écoles de cadres et de communautés de jeunesse, unies par un but commun : la préparation d'hommes et de femmes sains, solidaires et responsables, capables de reconstruire le monde⁷ ».
- 14 Mais, comme le montrent les contributions à ce dossier, les réalisations de l'après-guerre pour l'accueil des enfants victimes vont bien au-delà de cet idéal pédagogique, elles veulent incarner l'utopie de la réconciliation internationale, chacune symbolisant la paix, le rachat et la reconstruction après le chaos. Les enfants apatrides ou déracinés deviendraient des citoyens du monde avec un passeport onusien ; on ferait cohabiter dans un même village des enfants de pays anciennement ennemis, chaque maison faisant nation ; on récréerait sous forme de microcosme une concorde et une communauté internationale où les enfants se reconnaîtraient instinctivement par le seul fait d'être enfant et, en grandissant un temps ensemble, tisseraient des liens fraternels indissolubles qui perdureraient lors de leur vie adulte, chacun ayant repris une place et une identité nationale.
- 15 Cette utopie universaliste, garde-fou imparable à toute nouvelle conflagration mondiale, se heurte rapidement à la *realpolitik* et aux tensions plus insidieuses de la guerre froide. Si elle a donné corps à des expériences plus ou moins éphémères, comme

celle de Trogen en Suisse, elle provoque déjà chez quelques acteurs de l'époque, qui se retrouvent pourtant séduits et emportés par cette euphorie de l'immédiat après-guerre, un certain scepticisme. C'est le cas notamment du Docteur Peggy Volkov (Royaume-Uni), rédactrice en chef de *The new era in home and school*, revue de la *New education fellowship*, qui interpelle l'ensemble des directeurs de communautés d'enfants présents à Trogen en 1948 en leur demandant comment font-ils pour préparer les enfants citoyens de ces villages à concevoir leur vie future dans le monde extérieur, et selon quel idéal : « Peut-être une certaine forme de nationalisme (servir une patrie, dont on garde le souvenir, même vague ou imaginaire) constitue-t-elle la forme la plus accessible d'idéal, parce que la plus dramatique et la plus facile à concevoir. Servir l'humanité constitue un idéal moins accessible parce que trop imprécis pour qu'on s'en fasse une idée distincte. Servir son prochain immédiat serait, de tous, l'idéal le plus raisonnable⁸. »

- 16 Puis, tout en se défendant de vouloir décourager les bonnes volontés, elle ne peut s'empêcher de les interroger sur les limites de leur action en rappelant le contexte particulièrement déstructurant dans lequel les enfants ont été recueillis : « Que faites-vous lorsque tout va mal, que l'on paraît s'orienter vers le chaos, lorsqu'il semble que ces enfants ont été trop durement touchés pour pouvoir jamais se remettre à vivre en citoyens raisonnables ? Cela n'arrive-t-il jamais ? » Au sein des activistes militants des organisations humanitaires qui se retrouvent souvent au cœur de ces transactions, déplacements, transplantations et trafics d'enfants décrits dans ce dossier, il semble bien que cette question ait été la plupart du temps esquivée.
- 17 Les articles de ce dossier s'attachent donc tous à la question de l'enfance victime de la guerre qui prend une résonance toute particulière dans le contexte des deux conflagrations mondiales et des destructions très visibles qu'elles ont engendrées. Cette cause et la mobilisation internationale qu'elle provoque deviennent donc synonymes de reconstruction, de réparation, de dédouanement des lendemains de guerre emprunts d'un pacifisme universel et relativement utopique. Puis, une fois les armes déposées et la paix en apparence revenue, les enfants victimes ayant grandi, la problématique semble s'estomper laissant place à d'autres causes et à d'autres déplacements, parfois antérieurs : les jeunes délinquants, les bandes, les enfants des rues, l'enfance malheureuse, les cas sociaux... Comme si les enfants victimes de la guerre avaient besoin de cette mise en scène dramatique et de grande ampleur des champs de ruines pour exister ; comme s'ils perdaient de leur visibilité dans des guerres plus lointaines, plus coloniales, plus localisées ou sans faits d'armes ostentatoires comme ce fut le cas de la guerre froide, qui prend pourtant rapidement le relais de la seconde guerre mondiale. Ce phénomène demanderait à être analysé de plus près en repérant quels sont les organismes (peut-être l'Unicef) qui continuent à employer le récit de la guerre et à le véhiculer et, plus précisément quand est-ce qu'il disparaît et réapparaît dans les écrits des experts du psychisme qui s'en étaient emparés, un temps, pour développer de nouveaux concepts, comme ceux du traumatisme ou de la névrose de guerre.

NOTES

1. FERRIÈRE A., *Maisons d'enfants de l'après-guerre*, Neuchâtel, éditions de la Baconnière, 1945, p. 9, 11.
 2. Hans KEILSON, *Enfants victimes de la guerre*, Paris, PUF, 1998, p. 10.
 3. Voir l'article de Friederike KIND-KOVÁCS dans ce numéro.
 4. Définition adoptée par l'ensemble des participants durant cette rencontre de Trogen.
 5. Intervention d'André Rey et de Robert Préaut lors de la conférence des directeurs de communautés d'enfants à Trogen en juillet 1948, compte rendu des débats, archives de l'Unesco, Unesco/ED/Conf.1/SR3.
 6. *Op. cit.*, p. 9, 11-12.
 7. FERRIÈRE A., *op. cit.*, p. 144.
 8. Intervention de Peggy Volkov lors de la conférence des directeurs de communautés d'enfants à Trogen en juillet 1948, compte rendu des débats, archives de l'Unesco, Unesco/ED/Conf.1/5, p. 7-8.
-

AUTEUR

MATHIAS GARDET

Mathias Gardet est historien, maître de conférences HDR en sciences de l'éducation, à l'université de Paris 8. Il est membre du laboratoire CIRCEFT.